

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49801

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Kant dans l'adhésion à l'idée de gestion républicaine d'un Etat de forme monarchique, engagera le roi, après 1793 et après être devenu hostile à la Révolution, à reconnaître la constitution française car cette reconnaissance conditionne à ses yeux l'établissement de la paix en Europe.

Quelques imprécisions de détails (sur les théories de l'histoire et les quatre monarchies) et une bibliographie quelque peu labyrinthique (qui ignore curieusement les ouvrages d'A. Philonenko et de J.M. Muglioni sur la philosophie de l'histoire de Kant) n'altèrent nullement les qualités de cette très belle analyse, qui utilise de façon pertinente les résultats de la recherche et qui s'organise de surcroît selon une intéressante structure narrative, dont le chapitre sur Hertzberg constitue »l'acmé«. Enfin, cette thèse s'achève sur l'analyse du renversement sémantique subi par l'expression »Jahrhundert Friedrichs« auprès de théoriciens du XIX^e siècle hostiles aux Lumières comme Adam Müller. Elle touche ainsi, dans ses dernières pages, des thématiques en relation avec des études récentes sur la réception de la Révolution française en Allemagne ainsi que sur la formation d'une »sémantique nationale« allemande et opposée en tous points aux principes des Lumières et de la Révolution.

Gérard LAUDIN, Paris

Jan GOLDSTEIN, *The Post-Revolutionary Self. Politics and Psyche in France, 1750–1850*, Cambridge (MA), London (Harvard University Press) 2005, XIV–414 p., ISBN 0-674-01680-7, EUR 41,50.

Lire un siècle d'histoire de France sous l'angle des avatars de la conception philosophique du Moi, telle est l'hypothèse initiale de ce livre. En d'autres temps, on aurait pu croire qu'il s'agirait d'une tentative d'interprétation des secousses sismiques de nature économique ou sociale par le biais des superstructures. Il n'en est rien, l'auteur se réclamant de Michel Foucauld bien plus que de Marx, même si les données matérielles ne sont pas absentes de son propos. Ainsi des curieuses corrélations qu'il établit entre doctrines philosophiques et événements politiques, sur lesquelles nous reviendrons.

Pour le dire d'un mot, le lecteur est invité à suivre le grand combat qui oppose sur un siècle deux conceptions du Moi qui ont pourtant en commun de s'écarter conjointement de la séculaire vision chrétienne de l'individu, ce qui leur vaudra une égale suspicion de la part de la pensée orthodoxe, voire des persécutions. Elles ont chacune leur champion, s'affrontant par-delà les années: Condillac d'une part, Victor Cousin de l'autre.

Au départ, on trouvera la fameuse théorie sensualiste établie dans l'»Essai sur l'origine des connaissances humaines« (1754), puis le »Traité des sensations« (1756) œuvres fondatrices du premier nommé: l'être est à l'origine un pur agglomérat de sensations qui peu à peu s'enrichit et se complexifie jusqu'à devenir un Moi autonome. La doctrine est bien connue; l'originalité ici réside dans sa mise en rapport avec un contexte qui la dépasse et la justifie: celui d'une méfiance face à l'imagination, voire d'une hantise de ses débordements éventuels, cette folle du logis étant toujours soupçonnée de vouloir »battre la campagne« ou de »construire des châteaux en Espagne«. Ainsi le sensualisme sera la clé qui permettra d'interpréter des phénomènes déviants aussi éloignés en apparence que la folie spéculative au temps du Système de Law, la pratique solitaire de la masturbation ou le baquet de Mesmer. C'est cette crainte qui motiverait également l'inquiétude née en 1776 de la suppression décrétée par Turgot des corporations: l'artisan, désormais détaché du carcan protecteur des associations professionnelles, ne risque-t-il pas de s'abandonner aux vagabondages de son imagination, débouchant à terme sur des troubles sociaux ?

À l'inverse, puisque l'être social est conçu par la doctrine condillacienne comme ouvert par excellence aux sollicitations de ses sens, la Révolution inventera toute une pédagogie destinée à favoriser la naissance du nouveau citoyen. C'est à quoi serviront des symboles

frappants comme les grandes réunions festives, l'usage de nouveaux uniformes, le changement du nom des rues ou le calendrier rénové. Frapper les sens pour changer l'homme, tel serait le mot d'ordre implicite de l'éducation révolutionnaire

Cette volonté de propager l'idéologie dominante trouvera sa traduction à l'usage des jeunes générations dans les écoles centrales où s'enseigne la grammaire générale, version vulgarisée de la théorie sensualiste. Malgré un retour de bâton lié aux bouleversements politiques, la doctrine de Condillac aura encore des beaux jours devant elle; le nombre élevé des éditions du maître atteste de son succès persistant jusqu'au milieu du siècle suivant.

Elle n'avait cependant jamais été admise de tous. »Le Moi n'est rien d'autre que la collection de ses sensations« disait Condillac. De bons esprits se sont dès les origines révoltés contre ce »moi minimal«. Il faudra cependant attendre Victor Cousin, porte-drapeau d'une génération postrévolutionnaire conservatrice, pour que ce retour à un Moi autonome, présent dès l'origine de l'individu, prenne forme de doctrine. Tout se tient, nous dit-on: l'éclectisme philosophique, un juste milieu politique et un conservatisme social sans faille. Avec, au centre du système, une forte image d'un Moi, qui se découvre à partir de ses trois composantes: la sensibilité, la raison, la volonté. Dans cette optique un rôle essentiel sera dévolu à la psychologie; l'introspection sera prônée, à condition qu'elle ne dévie pas vers des enquêtes troubles ou des divagations.

L'éclectisme a rarement eu bonne presse auprès des philosophes professionnels qui ont toujours considéré avec condescendance cette doctrine à leurs yeux faite de bric et de broc. Un des principaux apports du livre est de rappeler, à l'inverse, son étonnante longévité et son règne sans partage dans l'enseignement officiel de la philosophie au XIX^e siècle, enseignement qu'elle a d'ailleurs plus que personne contribué à créer. En particulier est souligné l'aspect de secte que revêt la doctrine avec son gourou, un Victor Cousin qui truste postes et fonctions, place ses élèves, fait régner une discipline de fer, allant jusqu'à décider du mariage ou non de ses disciples. À côté des bien connus hussards noirs de la république, il y eut le »régiment« cousinien tout aussi efficace dans le domaine de l'enseignement secondaire et universitaire. La doctrine éclectique a exercé une hégémonie de fait, qui survécut à son fondateur, et était si bien ancrée dans les mentalités qu'elle paraissait aller de soi. Il ne faudra rien moins que la révolution freudienne pour mettre à bas le Moi cousinien.

Tel serait le mouvement qui a dominé le monde philosophique français entre ces deux milieux de siècle (1750–1850) et même au-delà. Les limites d'un compte rendu interdisent d'entrer dans les détails de cette vaste enquête qui ne craint pas les détours, pour suivre par exemple le douloureux chemin du jeune Renan, en rupture de séminaire, qui passe, destin exemplaire, de la vie intérieure propre à la spiritualité bérullienne à l'introspection pratiquée par la méthode éclectique. Ou à un chapitre fort curieux sur les aléas de la phrénologie, dédaignée des savants, regardée avec grande méfiance par les pouvoirs conservateurs successifs pour ses sympathies à l'égard des sensibilités progressistes, et qui eut aussi sa conception originale du Moi, un peu vite cataloguée matérialiste, voire »fataliste«.

On peut être déconcerté par une hypothèse de départ aussi originale; on peut de même être parfois réticent en face de raisonnements quelque peu problématiques, ou de simplifications pour les besoins de la cause. Pour ne prendre qu'un exemple, on aimerait s'interroger sur le parti pris de rabattre l'éclectisme cousinien sur sa seule donnée psychologique: placer l'introspection au cœur de la doctrine, ignorer, sauf allusion rapide, sa dépendance vis-à-vis de l'idéalisme allemand peut donner matière à discussion. Mais on est séduit par l'aspect neuf de la discussion, l'intérêt de rapprochements auxquels on n'aurait jamais songé, le tout s'appuyant sur une très sérieuse documentation, bien que presque exclusivement anglo-saxonne pour sa partie critique. En somme une lecture stimulante, qui n'emporte pas toujours l'adhésion, mais qui a l'immense mérite de susciter la réflexion et un retour critique sur des données qu'on croyait à tort définitivement assurées.

Henri DURANTON, Bron